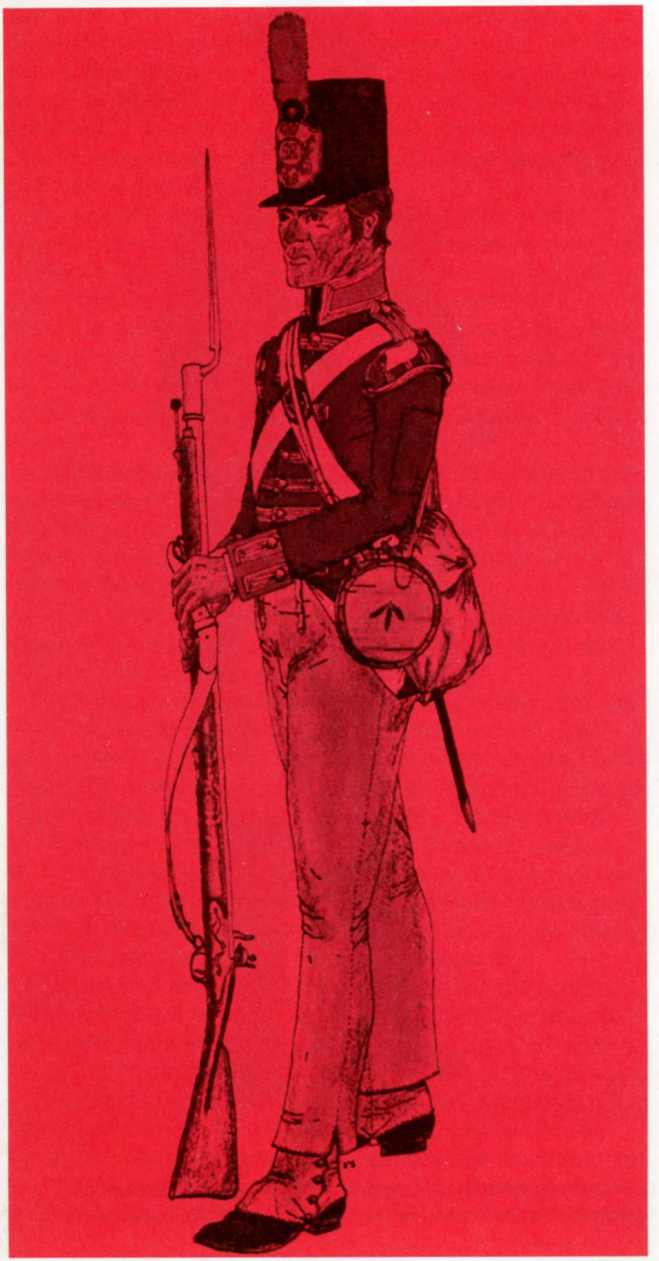
Parcs Canada Parks Canada

Forces armées britanniques au Canada

Ontario



Un officier du Corps Royal de génie posté à la citadelle d'Halifax, *vers* 1782. Son costume comprend un manteau bleu garni de revers noirs, un ceinturon cramoisi, ainsi qu'un gilet blanc orné de passementerie et de boutons dorés

Couverture supérieure : Uniforme d'un soldat de la *Light Company of Canadian Fencibles.*

Forces armées britanniques au Canada

Par Carol Whitfield

Parcs Canada entretient de nombreuses fortifications britanniques au Canada, depuis la complexe citadelle d'Halifax jusqu'aux côtes verdoyantes qui marquent les vestiges du fort Amherst (Île du Prince-Édouard). La restauration de certains de ces postes a posé de nombreux problèmes, dont le moindre était sans doute de découvrir le nombre de pieds-planches qui était utilisé pour la construction d'un bâtiment.

Qui étaient les hommes en garnison à ces postes? Quels vêtements portaient-ils? Que mangeaient-ils? Que faisaient-ils dans leur temps libre? La Section des recherches historiques remonte dans le passé afin d'étudier l'histoire sociale des garnisons britanniques au cours de l'occupation de 112 ans du Canada, période qui va de 1759 à 1871. Cette recherche fournira la documentation de base nécessaire aux archéologues et aux spécialistes en restauration.

Les historiens n'ont pas encore réussi à raconter la vie quotidienne des milliers d'hommes qui ont relié le Canada de l'époque coloniale à la Grande-Bretagne. Il y a à cela, plusieurs raisons, l'une étant le petit nombre de documents officiels ou de journaux privés ayant trait à la vie militaire. L'armée britannique était une organisation qui s'intéressait d'abord aux matériaux, à l'économie et aux chiffres, plutôt qu'aux descriptions sociales.

Les dossiers de l'Armée britannique signalent généralement des cas de mauvaise conduite, simplement parce qu'ils entravaient le bon fonctionnement de l'armée. Il existe des milliers de rapports de jugements rendus par la Cour martiale pour désertion et ébriété; ces documents nous laissent entrevoir le type d'activité auquel ces hommes se livraient dans leurs loisirs. Les commandes de remèdes et d'instruments de chirurgie révèlent l'état de santé des hommes et le traitement administré, tout en nous donnant une idée du niveau de vie des soldats.

Ces renseignements, nous les devons à la bureaucratie. La recherche est rendue plus difficile encore à cause du petit nombre de journaux et de mémoires. Le simple soldat britannique était généralement illettré: ce n'est qu'au temps des guerres napoléoniennes que le grand quartier général du commandement des armées a aménagé des écoles où, pour quelques sous, les hommes pouvaient apprendre à lire et à écrire. Les quelques journaux laissés par des soldats décrivent la campagne canadienne ou quel-

ques petits incidents qui rompaient la monotonie de la vie en garnison. Il semble que la vie de tous les jours n'était pas assez intéressante pour qu'on la raconte.

Par contre, de nombreux officiers étaient des hommes lettrés: ils ont laissé des écrits sur leur vie au Canada. La vie quotidienne des officiers ne ressemblait en rien à celle du simple soldat. Tous deux venaient de milieux sociaux très différents et la solde que touchait le simple soldat ne lui permettait certainement pas de partager les loisirs de l'officier.

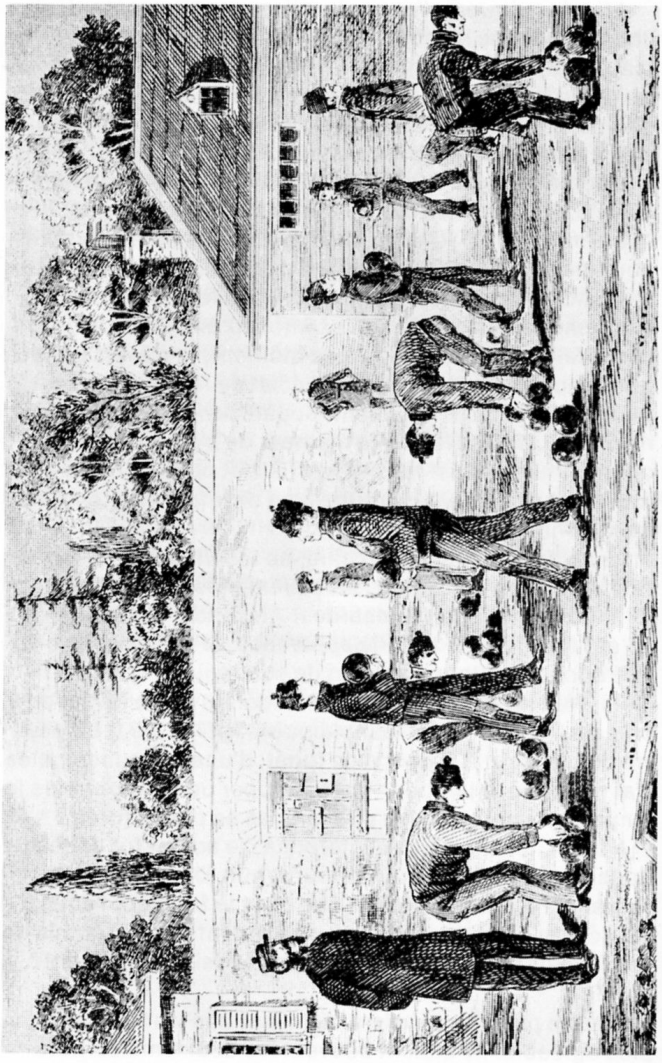
Bien que le simple soldat ait constitué la force de l'armée britannique, les pratiques de recrutement du XVIII^{e} et du XIX^{e} siècles n'étaient pas de nature à encourager un homme sain et honnête à joindre les rangs.

Les résultats d'une enquête menée vers 1840 indiquent la raison pour laquelle les hommes s'engageaient et décrivent brièvement les types d'hommes que l'on pouvait trouver dans les rangs d'un régiment britannique typique. L'enquête portant sur 120 soldats d'une division, a livré les chiffres suivants:

80 sur 120	*Indigents*, c'est-à-dire journaliers et mécaniciens en chômage ne recherchant qu'un moyen de survivance.
2 sur 120	*Indigents*, c'est-à-dire personnes de situation respectable s'engageant à la suite d'un revers de fortune ou d'une imprudence.
16 sur 120	*Flâneurs*, voyant dans le régime militaire une vie facile.
8 sur 120	*Voyous*, dont l'armée était le dernier refuge.
1 sur 120	*Criminels*, cherchant à fuir les conséquences de leurs crimes.
2 sur 120	*Fils prodigues*, cherchant à peiner leurs parents.
8 sur 120	*Inquiets et agités*.
1 sur 120	*Ambitieux*.
2 sur 120	*Autres*.

(Tiré de *Camp and Barrack Room: or the British Army as it is*, de J. MacMullen, sergent d'état-major du 13^{e} régiment d'infanterie légère, ouvrage publié à Londres, en 1846.)

Gravure tirée du *Canadian Illustrated News* du 9 décembre 1871. Corvée du boulet à la prison militaire de Québec. Conçue pour occuper les soldats, cette tâche futile consistait à faire déplacer des boulets d'un endroit à un autre. (Archives publiques du Canada)



Afin de maintenir l'ordre dans les rangs, on organisait chaque jour des manoeuvres militaires importantes et l'on établissait des lois rigides. La désobéissance et «une conduite indigne d'un soldat», terme défini par l'officier en charge du régiment, entraînaient des punitions sévères, allant des coups de fouet à la marque au fer rouge, de l'exil à la peine de mort. Alexander Alexander, de l'Artillerie Royale, rapporte des cas de punition au fouet, au début des années 1800: «J'ai vu chaque jour des hommes punis pour les plus petits méfaits, avec une sévérité qu'on n'aurait jamais manifestée envers les esclaves de Carriacou. La première fois que je fus le témoin d'une punition, mon coeur faillit éclater. Jusqu'à ce moment, je n'avais connu que la splendeur de la guerre, l'éclat de la vie militaire. Un pauvre diable du 9e régiment, apparemment fils d'un fermier de Suffolk, avait eu le malheur de s'endormir à son poste. Il fut jugé par la cour martiale et condamné au fouet; on fit défiler les troupes qui devaient être témoins de la punition.»

Le soldat, nu jusqu'à la taille, se tenait debout dans le vent et la pluie glaciale, les bras remenés au-dessus de sa tête et attachés aux hallebardes. Alexander poursuit: «C'était un garçon de belle apparence; il s'était taillé une très bonne réputation au sein de son régiment; ses officiers, très satisfaits de lui, intercédèrent en sa faveur auprès du Général, mais leur plaidoirie fut inutile... Le pauvre diable reçut 229 coups de fouet, d'une rigueur inégalée. L'ai même vu le tambour-major frapper un tambour et le jeter par terre parce qu'il n'utilisait pas sa pleine force.»

A la fin, le chirurgien s'interposa; le soldat fut délié et transporté à l'hôpital, où il mourut huit jours plus tard. Alexander ajoute: «Je crois que c'est le froid qui l'a tué; j'ai déjà vu des hommes à qui on avait infligé 700 coups de fouet, mais jamais je n'ai vu un dos aussi horriblement mutilé.»

D'autre part, les officiers menaient une vie beaucoup plus agréable. Ils étaient souvent les deuxième ou troisième fils de riches familles aristocratiques, leur nom étant lié à des engagements militaires britanniques du passé. (La primogéniture assurait à l'aîné l'héritage paternel et sa «carrière» était décidée à l'avance.) Il n'y avait guère de carrière possible, du point de vue social, pour les fils d'un comte ou d'un marquis. Le commerce était proscrit, et les

carrières «convenables» se trouvaient dans la hiérarchie de l'Église d'Angleterre, au sein du parlement ou dans l'armée.

L'armée jouissait de la plus grande popularité. Au début du XVIII^{e} siècle, les parents-gâteaux et les parrains achetaient à leurs petits des brevets d'officiers, augmentant leur contribution au cours des années, de sorte qu'à l'âge de quinze ans, un garçon pouvait atteindre au rang de lieutenant sans jamais avoir revêtu d'uniforme militaire. L'achat d'un brevet d'officier, comme l'achat des valeurs les plus sûres, était un bon investissement pour l'avenir. Un homme pouvait vendre son rang de colonel, par exemple, contre le prix courant pour son rang, en plus «d'intérêts» ajoutés illégalement.

De plus, il était bon pour son avancement qu'un officier gardât, à Londres, des amis bien placés qui surveillaient, dans la gazette militaire, les avis de promotion, de retraite et de décès. Dès qu'une ouverture se produisait, une foule d'ambitieux se précipitaient pour acheter le brevet.

Ce n'est qu'après le départ du Canada de l'armée britannique, il y a un siècle, que l'achat des brevets d'officiers a été aboli et toutes les promotions accordées selon le mérite.

Tous les rangs de l'armée ont été rachetés par la Couronne et n'ont plus jamais été revendus.

Les privilégiés

Les officiers de l'Armée britannique au Canada

«Les gentilhommes de la garnison, aimables et intelligents, avaient peu de choses à faire si ce n'est lire, chercher des fossiles, pêcher, chasser, abattre des arbres et cultiver des pommes de terre*.»

L'auteur brosse un portrait des officiers britanniques qui est corrobé par d'autres observateurs et par les officiers eux-mêmes qui ont écrit leurs mémoires. Pour un officier breveté de l'Armée britannique en poste au Canada, la vie était facile; il n'avait que peu de choses à faire en temps de paix et il jouissait de nombreux privilèges qui égayaient ses loisirs.

Par un curieux contraste avec les hommes sous leurs ordres, les officiers prenaient congé aussi fréquemment et aussi longtemps qu'ils le voulaient. Qui plus est, certaines autobiographies ne mentionnent jamais leur travail, mais font état de leurs exploits de pêche ou de chasse ou de leurs tournées aux États-Unis. Tout travail, comme l'entraînement et le commandement des soldats de tout rang, était décrit comme une corvée qui faisait obstacle à leur vie mondaine.

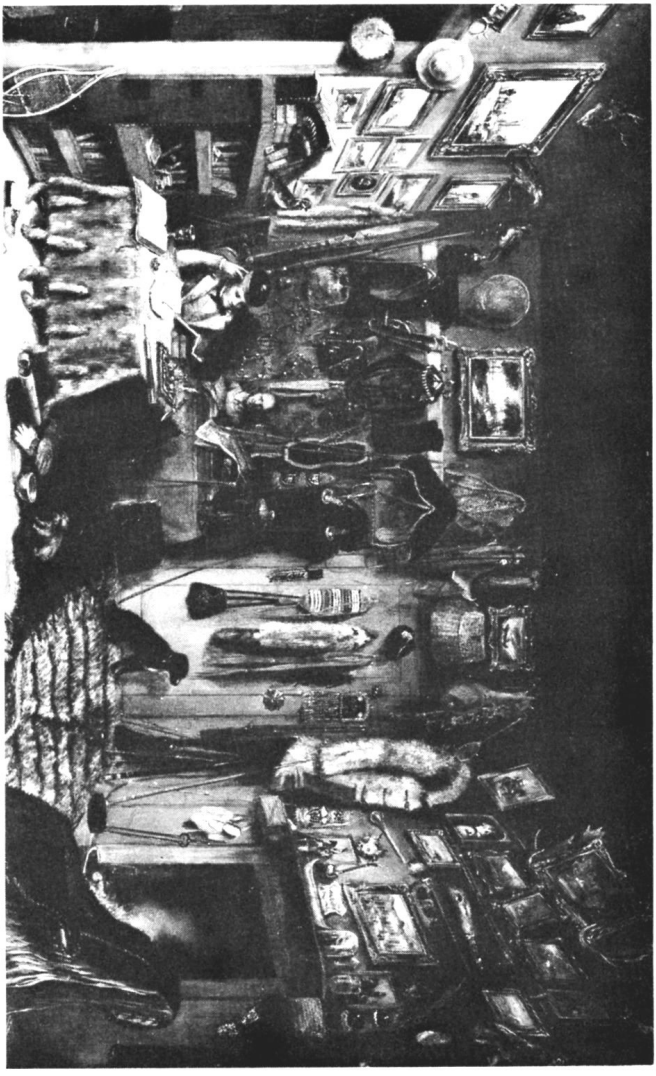
La plupart des officiers étaient des fils cadets de la haute société anglaise et recevaient de généreuses allocations qui s'ajoutaient parfois à leur fortune personnelle. Comme si cela ne suffisait pas, ils touchaient, en plus, solde et allocations quotidiennes. Ainsi dotés, ils pouvaient se permettre toutes les fantaisies. Un jeune imprévoyant s'était un jour attiré les reproches de son père et il se plaignait d'être trop pauvre pour suivre ses camarades qui faisaient un autre voyage aux États-Unis.

En général, les officiers avaient une caisse assez garnie pour se payer quelques chevaux et un bon traîneau. Avec ces attelages, ils pouvaient former des clubs de promenades en traîneau et distraire les filles des riches marchands et des politiciens de la colonie. Ces jeunes dames, communément appelées *Miss Muffin,* étaient très souvent accompagnées d'officiers qui quittaient Québec pour des excursions. Les traîneaux partaient le matin, munis de paniers remplis de nourriture et de vin, pour aller passer la journée non loin du cône de glace aux chutes Montmorency ou encore pour visiter le village indien de Lorette.

*Extrait de *The Shoe and Canoe or Pictures of Travel in the Canada's* (La raquette et le canot ou portrait de voyages dans les deux Canadas), Chapman and Hall, t. II, Londres, 1850, p. 139.

Bal à Halifax (N.-E.) en l'honneur du prince Arthur, tiré de *The Illustrated London News*, 2 octobre 1869, p. 324 (Archives publiques du Canada)

Salle des trophées des officiers, par Cornelius Krieghoff (Royal Ontario Museum)



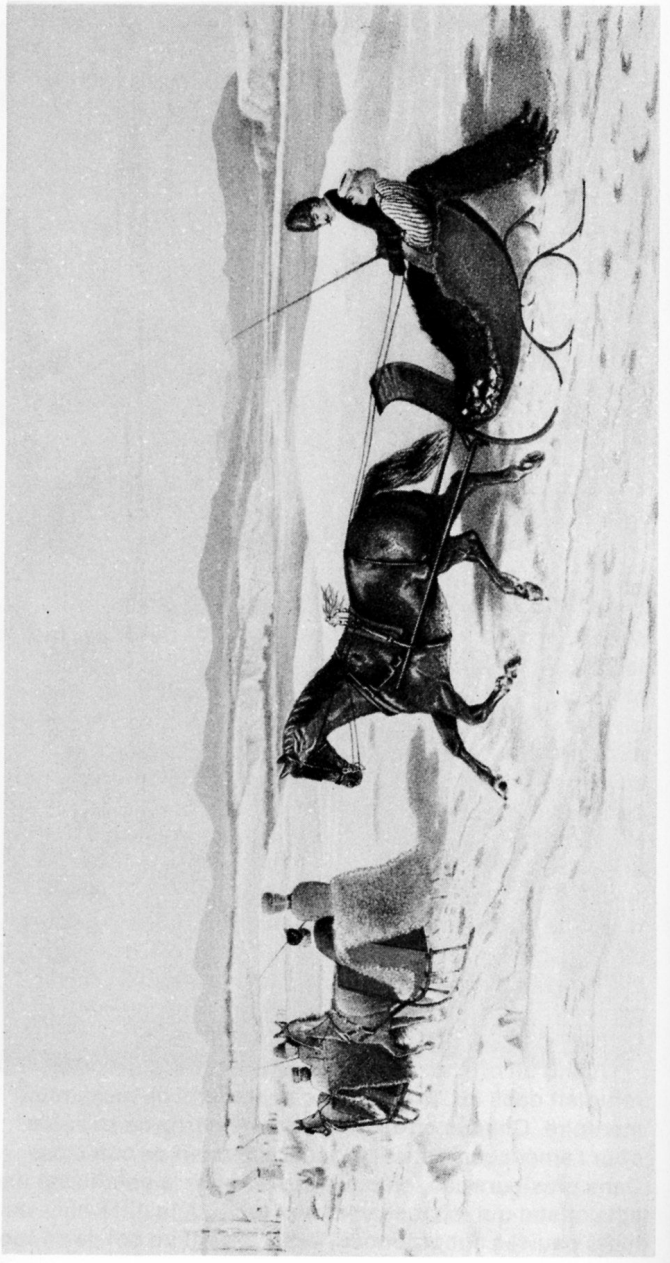
Chasse au renard à St-Andrews (*N.-B.*), par lieutenant J.C. Clarke (Archives publiques du Canada)

Quand l'officier commandant pressentait qu'une *Miss Muffin* dépassait le stade d'une amourette divertissante, le jeune officier imprudent était renvoyé en Angleterre en mission spéciale, car le mariage avec une fille des colonies risquait, aux yeux de la direction militaire, de compromettre la carrière des armes. Les parents de la jeune fille, au contraire, voyaient la situation d'un oeil différent, puisque le mariage avec un jeune officier de bonne famille était le moyen idéal d'entretenir d'utiles rapports avec l'Angleterre.

À cause de cet engouement, les officiers de l'Armée britannique recevaient un bon accueil dans les foyers canadiens. On organisait régulièrement des bals, des dîners et des soirées de cartes et les officiers prenaient souvent une part active à ces manifestations mondaines en mettant la fanfare militaire à contribution.

Quand un officier n'avait pas été invité à une soirée, il se réfugiait dans le confort et la camaraderie du mess régimentaire. Chaque officier versait une partie de sa solde pour l'aménagement et le fonctionnement de son mess. Dans plusieurs cas, on pouvait y admirer la porcelaine fine et le cristal qui rehaussaient leur table. À la différence de leurs pauvres subordonnés, assis devant un bol de soupe

Départ pour un pique-nique à Montmorency, le capitaine Buzbie conduit Miss Muffin, aquarelle par A. Killaly (Archives publiques du Canada)



et une platée de boeuf bouilli, les officiers se faisaient servir, au mess, plusieurs mets de choix arrosés de vins de porto, de claret et de champagne.

En plus du mess, les officiers pouvaient se délasser à la bibliothèque ou dans leur chambre personnelle. Cornelius Krieghoff a fait de ce désordre opulent le sujet d'une de ses toiles, *Salle des trophées des officiers.* Les murs sont garnis de peintures à l'huile et d'équipement de sport, surtout des brides et des guides pour chevaux. Une partie des livres de la bibliothèque traîne en désordre sur la table. Des fourrures sont jetées négligemment sur les meubles et le chien s'ébat sans contrainte dans la pièce.

Cet officier préférait évidemment une chambre en désordre car, autrement, il aurait demandé à son ordonnance de nettoyer son quartier. Tout officier jouissait du privilège d'un soldat attaché à sa personne et les officiers supérieurs en avaient plusieurs. Ces domestiques prenaient soin des uniformes et des chevaux, ce qui laissait encore plus de loisirs aux officiers.

Plus d'un officier s'adonnait à la peinture, en amateur, ce qui nous a valu des séries d'aquarelles et de peintures à l'huile décrivant des scènes de notre pays. Récemment, les Archives publiques du Canada, présentaient une exposition d'aquarelles intitulée, *Images du Canada.* Une grande partie des toiles exposées était l'oeuvre d'artistes militaires. L'influence militaire s'y manifeste: les constructions présentant l'aspect d'un plan d'ingénieur et la disposition celle d'un campement militaire.

Il est un domaine encore où les officiers britanniques ont enrichi notre patrimoine national. Au cours des XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, le théâtre amateur était un passe-temps populaire en Angleterre et les officiers ont apporté cette coutume au Canada. Les soirées théâtrales de la garnison, souvent ouvertes au public, étaient parfois organisées au profit d'une oeuvre locale mais, la plupart du temps, elles ne constituaient qu'un exutoire à l'exubérance.

Pour ces privilégiés, la vie n'était pas seulement une plaisanterie ou un loisir continuel. Quelques-uns furent des apôtres de la conservation de l'Empire britannique ou la conversion de l'homme à leur idéal de moralité chrétienne. Néanmoins, un très grand nombre profitèrent de leur séjour en Amérique du Nord britannique pour jouir uniquement d'une vie de plaisirs qui contrastait avec la vie de leurs subalternes.

Le déserteur

Le gouvernement britannique expédia des soldats au Canada dans le but de défendre le pays et de le conserver comme partie de l'Empire. Toutefois, les troupes en garnison aux différents postes ne furent guère mêlées au combat. Les périodes de combat ou d'alerte durèrent un peu moins de quinze ans et avaient noms: guerre de sept ans, révolution américaine, guerre de 1812, rébellions de 1837 et incursions féniennes.

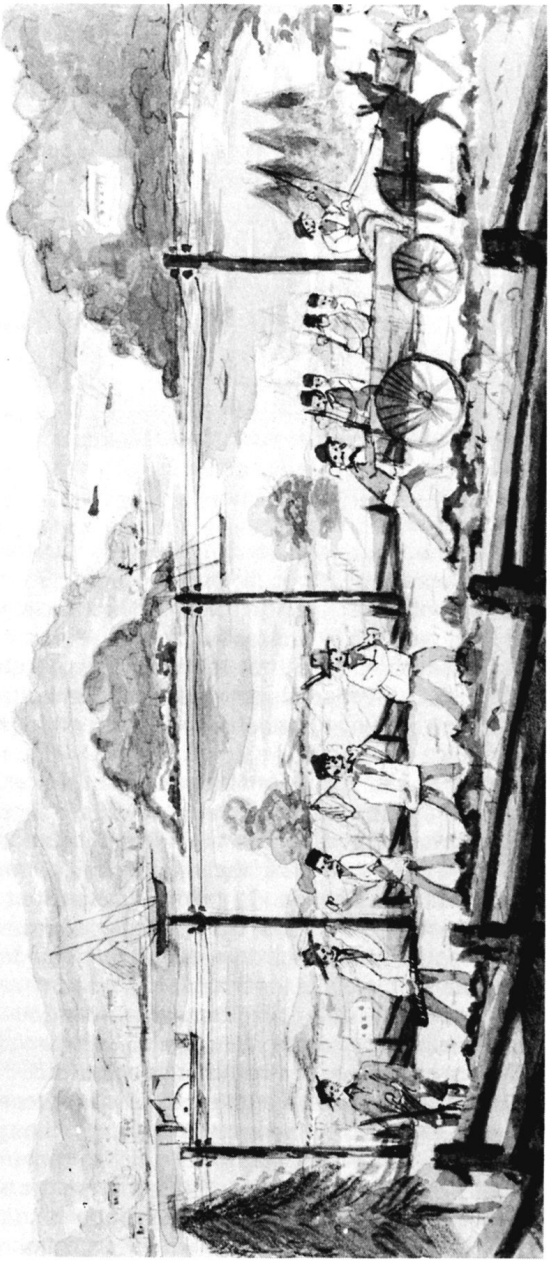
Pendant les périodes d'accalmie, les autorités militaires s'attendaient à ce que les hommes se contentent de participer aux manoeuvres, de monter la garde et de boire quelques verres dans la soirée. Les livres furent interdits jusqu'à 1840, à cause des idées républicaines qu'ils véhiculaient, ces idées pouvant conduire à la révolte et à la mutinerie. Par la suite, diverses formes de loisir furent organisées, mais à ce moment-là, un simple soldat disposait, après déductions*, d'à peine assez d'argent pour s'offrir quelques bières ou une compagnie féminine. À vrai dire, la plupart des soldats s'ennuyaient; hormis l'espoir d'être affectés à un nouveau poste et par là même d'explorer une ville nouvelle, absolument rien ne les stimulait. Ne tenant aucun compte de cet ennui mortel, les officiers ne cessaient d'exiger la maintien de la discipline. La moindre manifestation de relâchement, la moindre agitation (résultat de l'ébriété, le plus souvent) encouraient une punition disproportionnée à la faute. L'expression «Bloodybacks» (dos ensanglantés) pouvait se rapporter tout autant à la couleur du dos des soldats qu'à l'uniforme qui cachait les marques laissées par le fouet.

Cependant, il semblait aisé de mettre un terme à cette existence. Ne suffisait-il pas de franchir soit une rivière, soit un lac, soit quelques centaines de milles pour atteindre le pays de la liberté, les États-Unis? La désertion était probablement plus facile à réaliser ici au Canada que n'importe où ailleurs où l'armée britannique se trouvait postée au cours de XIX^{e} siècle, et un soldat savait qu'il dé-

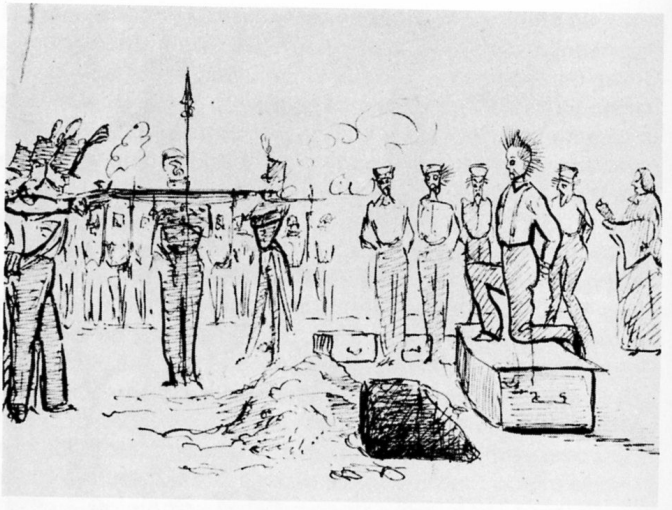
*Déductions: articles, nourriture, vêtements, endommagement des casernes, etc. dont le coût estimatif était soustrait de la solde remise au moment de la parade quotidienne.

**Afin de garder à leurs pantalons blancs leur aspect soigné, les soldats les enduisaient d'argile blanche encore humide (de la sorte utilisée dans la fabrication des pipes). La plupart du temps, l'argile était appliquée juste avant la parade, ce qui occasionnait, par les froids matins d'hiver, de graves engelures.

Un détachement à la poursuite des déserteurs, St-Andrews, (N.-B.), **aquarelle** par lieutenant J.C. Clarke



Extraite de la série «C» des archives militaires britanniques, *Incidents à La Prairie, 1812–1813.* Cette illustration donne une idée du sort horrible réservé au déserteur en temps de guerre



sertait pour trouver une société semblable à la sienne. Dès qu'il avait passé la frontière, qui se trouvait partiellement à l'état sauvage, il pouvait trouver un emploi, s'établir, être heureux et ne plus jamais appliquer d'argile à pipe à ses pantalons**. De nombreux hommes faisaient ce rêve et tentaient de le réaliser.

Aussitôt qu'un régiment atteignait l'Amérique du Nord britannique, des désertions massives s'opéraient. Les mécontents s'enfuyaient à la moindre occasion, suivis de ceux qui s'étaient enrôlés, sachant que le régiment serait bientôt posté au Canada. Ce second groupe était invariablement composé de pauvres Irlandais pour qui l'enrôlement constituait le moyen le plus économique de traverser l'Atlantique. Dès qu'ils touchaient le sol canadien, nombre d'entre eux désertaient aux États-Unis, y trouvaient du travail et faisaient des économies afin de faire venir leur famille. Après un an passé en Amérique du Nord, l'idée de désertion s'estompait généralement et ne reprenait corps que lorsqu'un racoleur surgissait dans le voisinage. Au cours de la guerre civile américaine, il y eut pénurie de soldats de l'armée unioniste: la conscription universelle finit par être obligatoire et toute personne appelée, devait prendre les armes ou fournir un substitut. Nombre de ces

substituts étaient des soldats qui avaient été persuadés d'abandonner le brillant uniforme rouge de Sa Majesté pour revêtir l'uniforme bleu de l'armée du général Grant. Ces hommes recevaient quelquefois d'importantes sommes d'argent (un commandant parle de 4 à 700 dollars), et étaient aidés, pour passer la frontière, par des racoleurs qui touchaient une commission pour trouver des substituts, et leur fournissaient argent, moyens de transport et vêtements. Les vêtements étaient particulièrement nécessaires, car les soldats de la ligne ne possédaient pas d'habits civils; il leur était défendu d'avoir d'autres vêtements que les habits d'ordonnance, tous marqués du matricule et il était impossible à un simple soldat d'économiser l'argent nécessaire à l'achat de vêtements utiles en cas d'évasion. Nul n'aurait osé passer la frontière dans un uniforme écarlate: il aurait pu être trop facilement repéré par les équipes de recherche formées de ses camarades et qui empruntaient les routes des déserteurs ou encore par des civils qui étaient au courant de la prime de cinq livres attachée à la capture d'un déserteur.

Le déserteur capturé était traduit en cour martiale, puis condamné. En temps de guerre, ce délit entraînait généralement la mort devant le peloton d'exécution, alors qu'en temps de paix, la peine allait du fouet à la déportation ou à la mort. La déportation aux colonies pénitentiaires de l'Australie, ou aux postes le l'armée britannique en Afrique de l'Ouest, pour une période de sept ans ou 14 ans, ou encore pour la vie, était une peine fréquemment imposée. Les hommes étaient d'abord envoyés sur des pontons en pourriture près de la côte des Bermudes, puis expédiés à leur lieu d'exil. Dans tous les cas, le déserteur capturé était marqué au fer rouge. La lettre D était imprimée sur sa poitrine, au moyen d'un fer muni de pointes. Si en plus d'avoir déserté, il s'était rendu coupable de vol ou de tout autre délit, il était aussi marqué des lettres BC (*bad conduct*) attestant sa mauvaise conduite. Un homme ainsi marqué l'était de façon permanente et dès lors considéré à jamais comme déloyal et indigne de confiance; ainsi, s'il était subséquemment renvoyé du régiment pour incorrigibilité, il portait sur lui son propre dossier, ce qui rendait difficile son intégration dans une autre communauté.

Ces mesures répressives rendaient la désertion aussi périlleuse qu'immorale. Néanmoins, de nombreux hommes, risquant le tout pour le tout, dérobaient un bateau

pour franchir la rivière Niagara ou filaient illégalement à bord d'un navire allant d'Halifax à Boston. Les postes les plus rapprochés de la frontière, Niagara-sur-le-lac, Kingston et Prescott, constituaient les points de désertion les plus utilisés, tant et si bien qu'un régiment fut posté à Niagara pour prévenir les désertions. Le Royal Canadian Rifle Regiment était composé de soldats stables, près de l'âge de la retraite et qui avaient tout à y gagner en demeurant loyaux à l'armée, car plusieurs étaient mariés et bénéficiaient ainsi de certaines dérogations à la routine de la vie en caserne. En fait, les soldats mariés étaient moins portés à déserter. Dès qu'un soldat mettait pied sur le sol américain, il devenait illico un héros, un échappé de la dure et antidémocratique Angleterre. Les déserteurs étaient bien accueillis, mais nombre d'entre eux se rendaient compte, en cherchant du travail, que leur réputation de déloyauté et d'instabilité décourageait les employeurs. Certains s'enrôlèrent dans l'armée américaine, tandis que d'autres rentrèrent au Canada dans l'espoir d'être amnistiés. Une grande publicité était faite autour de ces retours, dans le but de décourager d'autres déserteurs éventuels.

L'armée britannique tenta par plusieurs tactiques de prévenir les désertions: équipes de recherche, les Royal Canadian Rifles et de sévères punitions. Malgré le succès indubitable de chacune de ces méthodes, les désertions continuaient. Le vrai problème, le contraste entre la vie aux États-Unis et la routine de l'armée britannique, ne fut jamais abordé et persista. Aussi longtemps que des hommes se sentirent enfermés dans un système brutal et ennuyeux et qu'ils ne virent comme issue que la désertion, il ne fallait pas s'attendre à ce qu'ils recherchent autre chose. Cela allait de soi.

Pour obtenir d'autres renseignement s'addresser au:

Directeur
Parc historique national de Niagara
C.P. 787
Niagara-on-the-Lake, Ontario
L0S 1J0
Tél: (416) 468-2741

Parcs Canada Parks Canada

Publié avec l'autorisation de
l'hon. John Fraser,
ministre de l'Environnement
Ottawa 1979

QS-C019-000-BB-A3
© Ministre des Approvisionnement et Services
Canada 1978
N° de catalogue: R64-88/1976
ISBN 0662-00248-2

Parks Canada Parcs Canada

British Soldiery in Canada

Ontario

An officer of the Royal Engineers stationed at Halifax Citadel, *circa* 1782. His dress features a blue coat, faced black; crimson sash; white vest; gold lace and buttons

Cover: The uniform of a private of the *Light Company of Canadian Fencibles*

British Soldiery in Canada

By Carol Whitfield

Parks Canada is caretaker for many British fortifications in Canada, ranging from the complexities of Halifax Citadel to the grassy slopes marking the remnants of Fort Amherst, Prince Edward Island. The task of restoring some of these posts has uncovered a number of problems, beyond finding out how many feet of planking were used to erect a structure.

What were the men garrisoned at these posts like? What did they wear, and what did they eat? How did they spend their off-duty time? To provide a working framework for site archaeologists and restoration experts alike, research was done by the Historical Research Section. This major study delved into the social history of the British military garrisons during their 112-year occupation of Canada between 1759 and 1871.

There are many reasons why historians to date have failed to chronicle the daily lives of the several thousand men who linked colonial Canada with Great Britain. For a start, there are few descriptive accounts of life in the ranks, in the way of official documents or personal papers. The British army was an organization interested primarily in materials, economy and numbers, not social profiles.

British army records are usually reports of improper behaviour, as this interfered with smooth operation of the army. There are thousands of accounts of courts martial for desertion and drunkenness, giving us clues to the off-duty activities of the men. Requisitions for medicines and surgical equipment reveal what diseases the men suffered and treatment administered, yielding a glimpse of the living standards the army maintained for rank and file.

So much for the revelations of bureaucratic red tape. Research is further hampered by the scarcity of diaries and memoirs. The British private was usually illiterate. It was not until the Napoleonic Wars that the Horse Guards provided schools where, for a pittance, the men might learn to read and write. Those few privates who did leave diaries, dwelt on the appearance of the Canadian countryside and on the occasional incident that broke the monotony of garrison life. The everyday routine seemed too commonplace to mention.

Many of the officers, on the other hand, literate gentlemen as they were, did leave accounts of their lives in Canada. Whatever the private's daily routine was like, the

officer's was not. They came from very different social classes and the difference in the size of their pay packets alone made it unlikely that they could or would share the same forms of recreation.

Although the common soldier was the mainstay of the British army, British recruiting practices of the 18th and 19th centuries were hardly conducive to attracting good and able-bodied men to the ranks.

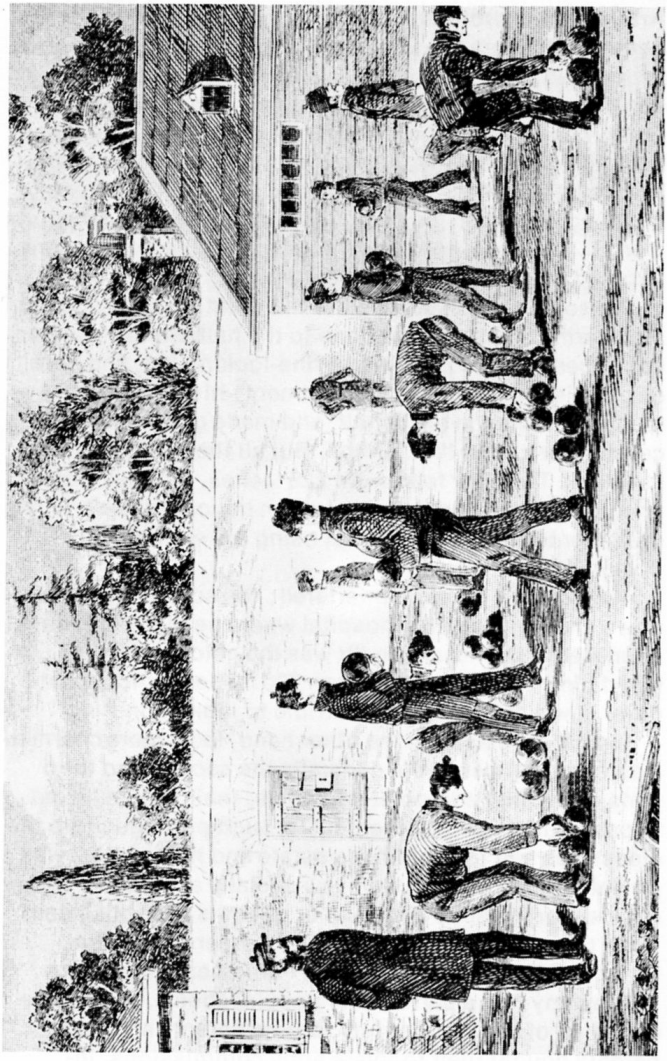
The results of a survey taken in the 1840's shows why men entered the army, and sketches the sort of men found in the ranks of an average British regiment. The survey claims that out of a division of 120 soldiers, the following statistics would be borne out:

80 out of 120	*Indigent:* embracing labourers and mechanics out of employ who merely seek for support.
2 out of 120	*Indigent:* respectable persons induced by misfortune or imprudence.
16 out of 120	*Idle:* who consider a soldier's life an easy one.
8 out of 120	*Bad Characters:* who fall back upon the army as a last resort.
1 out of 120	*Criminals:* who seek to escape from the consequences of their offences.
2 out of 120	*Perverse Sons:* who seek to grieve their parents.
8 out of 120	*Discontented and restless.*
1 out of 120	*Ambitious.*
2 out of 120	*Others.*

(From *Camp and Barrack Room: or the British Army as it is,* by J. MacMullen, staff sargeant of the 13th Light Infantry, published in London, 1846.)

To maintain order among the men, intensive military drills were carried out daily and severe military laws were established. Disobedience and "unsoldierlike conduct", a term defined by the commanding officer of the regiment, met with harsh punishments ranging from lashes to branding to exile to death. Alexander Alexander, a Royal

A sketch from the *Canadian Illustrated News,* December 9, 1871, shows "shot drill" being carried out at the Québec City military prison. The drill, a futile exercise to occupy the soldier's time, involved carrying cannon balls from one designated spot to another (Public Archives of Canada)



Artilleryman, wrote of flogging in the early 1800s: "For petty dismeanors I saw men every day punished with a severity I had never beheld exercised on the slaves in Carriacou. The first man I saw punished, my heart was like to burst. I had hitherto only seen the pomp of war, the gloss and glitter of the army. A poor fellow of the 9th regiment, said to be a farmer's son in Suffolk, had the misfortune to be found asleep on his post. The fellow was tried by court-martial, and sentenced to be flogged; all the troops were paraded to witness the punishment."

The soldier stood stripped to the waist, in wind and sleet, arms tied above his head to the halberts. Alexander continues: "The soldier was a fine-looking lad, and bore an excellent character in his regiment; his officers were much interested in his behalf, and made great intercession for him to the General. But all their pleading was in vain.... The poor fellow got 229 lashes, but they were uncommonly severe. I saw the drum major strike a drummer to the ground for not using his strength sufficiently."

At length the surgeon interfered; the soldier was taken down and carried to the hospital where he died eight days later. Remarks Alexander, "It was the cold I think that killed him; for I have often seen 700 lashes inflicted but I never saw a man's back so horrible to look upon."

The officer class, on the other hand, led a more charmed existence. Officers were generally the second and third sons of wealthy aristocratic families, their names linked to past military engagements. (Through primogeniture the eldest was heir to his father's estate and his "career" was predetermined.) There were few socially acceptable career choices for the sons of an earl or marquis, and business wasn't one of them. The "suitable" careers lay in the Church of England hierarchy, in Parliament or the army.

The army was a particularly popular choice. During the early part of the 18th century, doting parents and godparents bought their toddlers army commissions, increasing their contributions over the years so that by the time a lad reached the age of fifteen he had attained the rank of lieutenant without ever donning a uniform. Buying a commission, like buying blue chip stock, was a sound investment for the future. A man willing to barter away his rank of colonel, for example, could demand a good return

in the fixed price for his rank, as well as under-the-counter "interest".

To advance his career, it also helped the officer to have well-placed friends in London to keep an eye on the military gazette for announcements of promotions, retirements and deaths. Each opening brought a flood of applications from ambitious buyers. It was not until a century ago, after the British army had left Canada, that the practice of purchasing commissions was abolished and all promotions were gained by merit.

All army ranks were bought back by the Crown, never to be sold again.

The Privileged

Officers in the British Army in Canada

"The Friendly and intelligent gentlemen of the garrison had little to do save read, hunt for fossils, fish, shoot, cut down trees, and plant potatoes." *

This picture of the life of British army officers is corroborated by other observers and by those officers who wrote memoirs. Life for the commissioned ranks of the British army stationed in Canada was easy; their job made few demands in peacetime and their many privileges made leisure enjoyable.

In contrast to the men they commanded, officers received leave almost as frequently and for as long as they wanted. Some of their autobiographies do not even mention work but rather are accounts of fishing and hunting expeditions or trips touring the United States. Work, the job of training and commanding the rank and file, was pictured as an intrusion upon their social life.

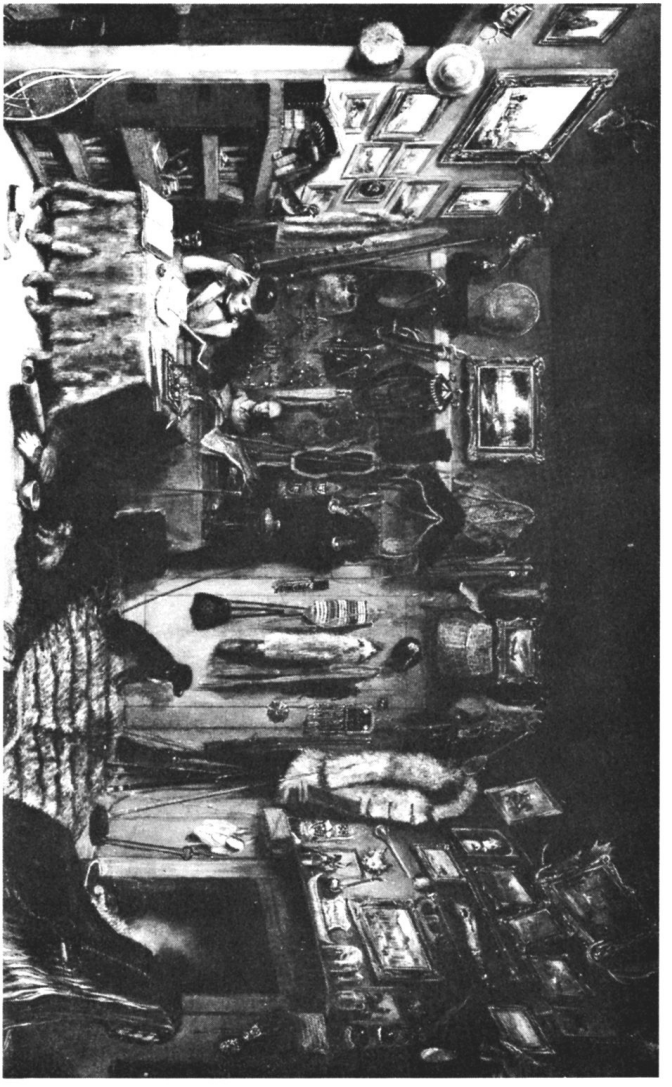
Most officers were second or third sons of the English upper class and if not already independently wealthy, were invariably provided with generous allowances. This, in addition to the ample sum they received in daily wages and allowances, permitted them to indulge in their every whim. One improvident young man who had drawn his father's censure, bemoaned the fact that he was too poor to join his comrades on yet *another* tour of the United States.

Most officers had sufficient funds to maintain several horses and a sleigh. With these accoutrements they formed sleighing clubs and entertained the daughters of the wealthier merchants and politicians of the colonies. These young women, commonly known as "Miss Muffin", frequently were escorted by the officers on excursions out of Quebec City. The sleighs, replete with hampers of food and wine, would leave the city to spend the day at the ice cone at Montmorency Falls or inspecting the Indian village at Lorette. When the commanding officer realized that a particular Miss Muffin was becoming more than a diversion, the smitten young officer was sent back to England on a special duty, for marriage with a colonial was considered a very improvident step by the military. The girls' parents, naturally, held a totally divergent opinion: marriage with a young officer, a man from a good

*from *The Shoe and Canoe or Pictures of travel in the Canada's,* vol. 2, p. 139, Chapman and Hall, London, 1850.

A ball at Halifax, N.S. in honour of Prince Arthur, from *The Illustrated London News,* October 2, 1869, p. 324 (Public Archives of Canada)

Officer's Trophy Room, by Cornelius Krieghoff (Royal Ontario Museum)



Fox Shooting at St. Andrews, N.B., by Lieut. J.C. Clarke (Public Archives of Canada)

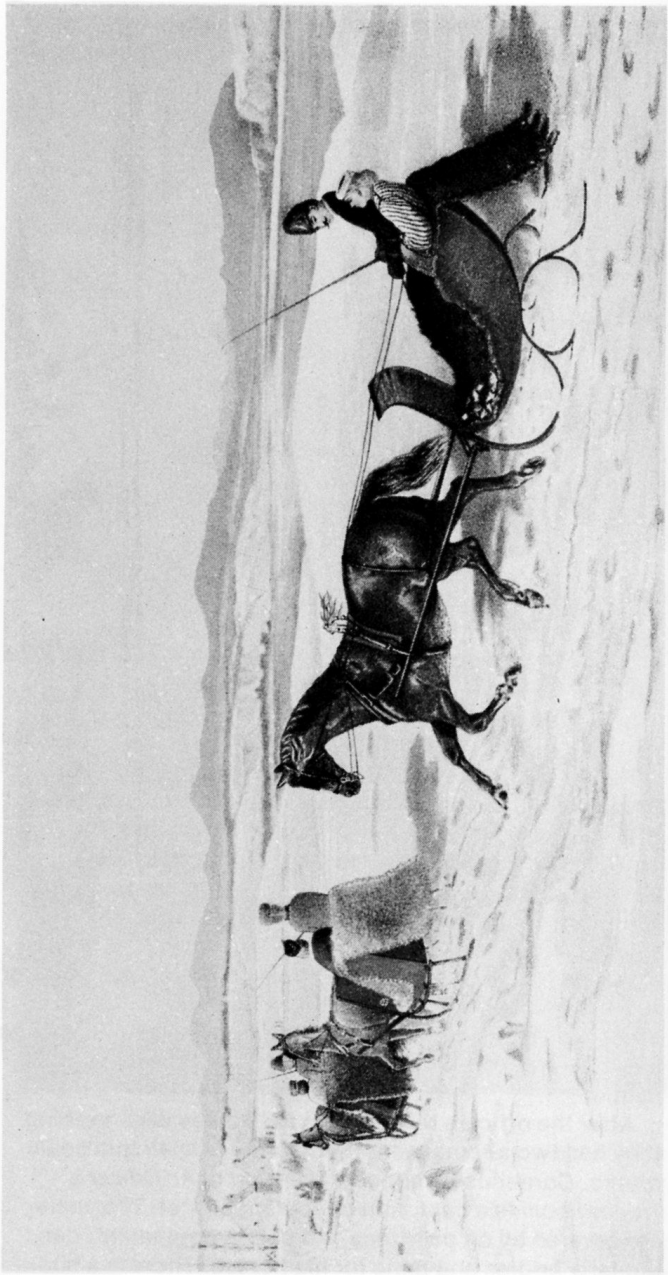
family with excellent prospects was an eminently suitable match that could well provide the Canadian family with useful English connections.

Hence British army officers found themselves welcome guests in Canadian homes. Balls, dinner and card parties were held regularly and the officers often abetted these social functions by lending the regimental band.

When officers were not invited out, they had the comforts and companionship of the regimental mess. Each officer contributed a portion of his pay towards equipping and running his mess, many of which had fine china and crystal to embellish the meals. Unlike their poor subordinates sitting down to boiled beef and soup, the officers' mess usually had a menu of several choice dishes and a wine cellar that included port, claret, and champagne.

After the officers retired from their mess each evening they had two alternatives, their library or their individual rooms. Cornelius Krieghoff's painting of *An Officer's Trophy Room* is a depiction of opulent clutter. The walls are covered by oil paintings and sports equipment, particularly bridles and reins for his horses. There is a book-

A Picnic to Montmorency – Captain Buzbie Drives Miss Muffin, **watercolour by A. Killaly (Public Archives of Canada)**



case whose contents have spilled on to the table. Furs are spread over some of the furniture and a dog enjoys the freedom of the room.

Obviously this officer preferred an untidy room or he would have ordered his servant to clean his quarters. Each officer was allowed one private to act as his personal valet and the senior officers sometimes had several servants. These servants relieved the officers of the tedium of caring for their uniforms and horses, allowing them more leisure to indulge their hobbies.

Many officers were amateur painters who have left us a record of our country in watercolours and oils. A recent exhibit at the Public Archives of Canada, "Image of Canada", featured a large proportion of military artists. Frequently their training in military draftsmanship is readily apparent: buildings resemble an engineer's sketch and the settings are military encampments.

In one other area British officers contributed significantly to Canada's artistic heritage. During the 18th and 19th centuries amateur theatre was a popular pastime in England, and the officers fostered it in Canada. Garrison theatricals were a frequent event open to the public. Sometimes these productions were organized as a benefit for a local cause, but usually they were just an outlet for the energy and amusement of the officers.

Life for these privileged men was not just makebelieve and diversions. A few were sustained by an overwhelming sense of purpose, the preservation of the British Empire or the conversion of man to their concept of Christian morality. Nevertheless many of them drifted through their time in British North America enjoying lives of self-indulgent pleasure so markedly in contrast to the men they commanded.

The Deserter

The British government sent soldiers to Canada to defend it, and preserve it as part of the Empire. But the men who garrisoned the posts here saw little action. The periods of fighting or real alarms amounted to less than 15 years (out of the major period of British occupation 1759–1870), the Seven Years' War, the American Revolution, the War of 1812, the rebellions of 1837, and the Fenian raids.

Between incidents, military authorities expected men to be content with drills, guard duty, and a few drinks every night. Books were forbidden until 1840 since they inculcated republican ideas – ideas which might lead to rebellion and mutiny. Recreation facilities followed even later, but meanwhile there was not enough money left from a private's pay after stoppages* for men to buy anything other than a few beers or some feminine company. To put it bluntly most soldiers were bored. Their only hope for any relief from the daily routine might come in a new posting, and a new town to explore. But even if the men were bored, the officers demanded that discipline be maintained. The least laxity or disturbance (frequently the result of overindulgence in alcohol) resulted in a punishment out of all proportion to the crime. Bloodybacks was a term which referred to the colour of a man's back as well as to the uniform which covered the welts left by the lash.

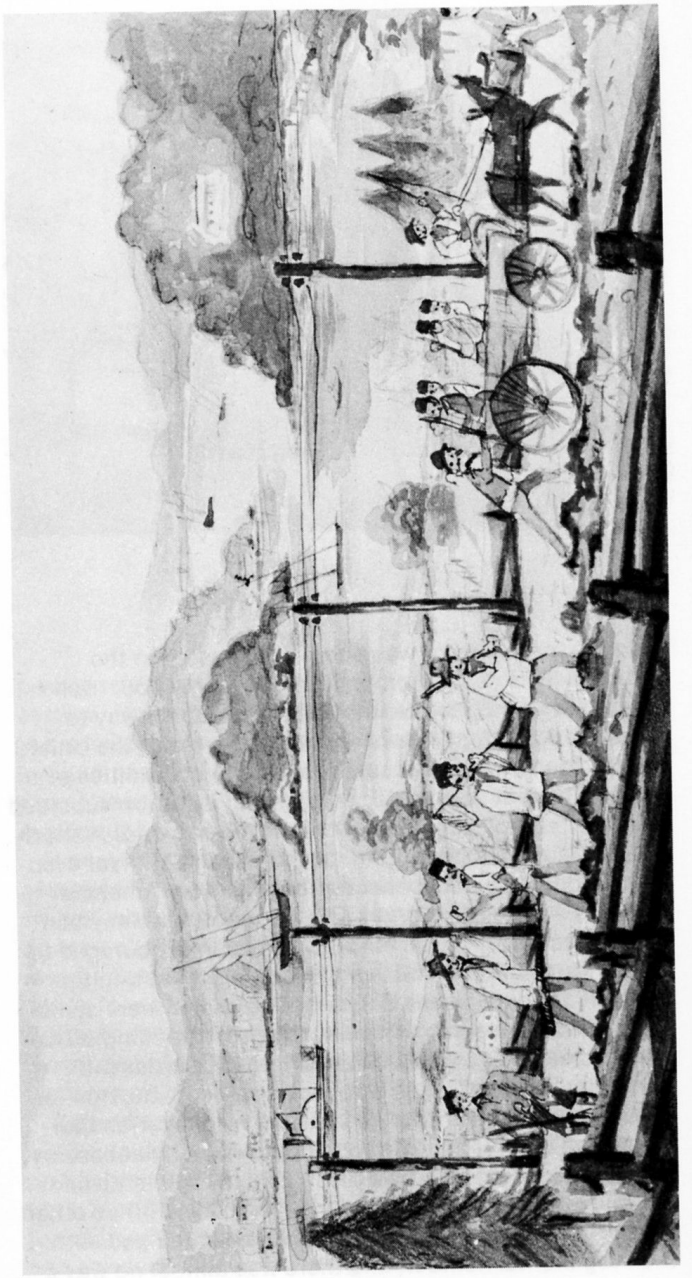
Yet relief from this existence seemed close at hand. If only a man could cross the river or the lake or a few hundred miles he might reach the land of freedom, the United States. Desertion was probably easier here in Canada than anywhere else the British Army was posted in the 19th century and a soldier knew that he would be deserting to a society similar to his own. Once across a frontier that was partially wilderness he could find a job, settle down, be happy, and never again apply pipe-clay to his trousers.** It was a dream that many men contemplated and large numbers tried to implement.

As soon as a regiment reached North America there was a flurry of desertions. The malcontents fled at the first opportunity to be joined by those who had enlisted

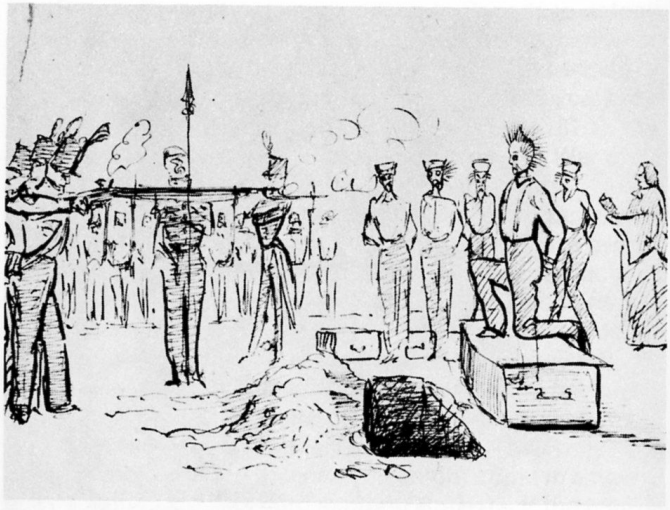
*Stoppages: those items, food, clothing, barrack damages etc. which were deducted from a man's pay before he received it at the daily parade.

**In order to keep their white trews trim and spotless, soldiers rubbed them with wet white clay (the kind used in making clay pipes). Most often this clay was applied immediately prior to parade which, on a cold winter morning often resulted in severe chilblains.

A Detachment in Pursuit of Deserters, St. Andrews, N.B., watercolour by Lieut. J.C. Clarke



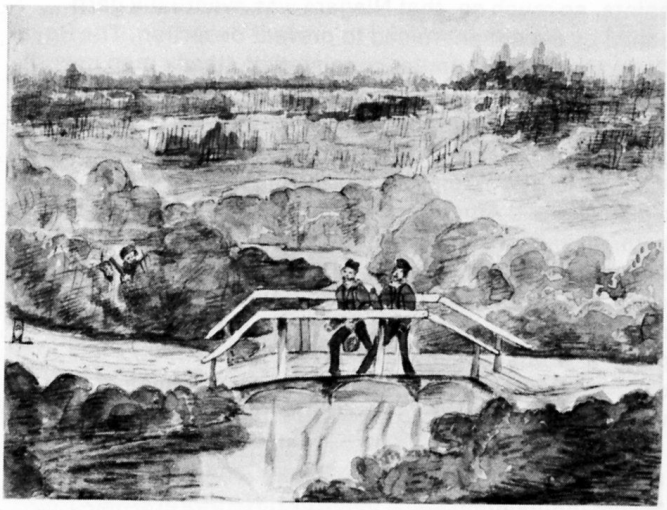
From British Military Records, "C" Series, *Scenes at La Prairie 1812--13,* a "hair raising" pictorial account of the fate of the deserter in times of war



knowing the regiment was soon to be posted to the Canadas. This second group were invariably poor Irish who saw enlisting in the Army as the cheapest way to cross the Atlantic. Once here many deserted to the United States, found work, and saved to bring their families over.

After the first year in North America, desertion subsided unless a "crimp" appeared in the neighbourhood. A shortage of Union soldiers during the American Civil War eventually led to universal conscription and every American called up had to serve or provide a substitute. Many of these substitutes were men who had been encouraged to desert the bright red uniform of Her Majesty to don the blue and follow Ulysses S. Grant. These men were sometimes paid large sums of money (one commanding officer reported sums of $4 to $700) and helped to cross the border by "crimps", men who received a commission for finding substitutes. Help consisted of money, transportation and clothes, the latter being particularly necessary. No member of the rank and file in British regiments had any civvies: they were forbidden to own any clothes other than their regulation dress, which was all stamped with their regimental number, and there was almost no way a

Ambush. Capture of Deserters. St. Andrew's Road the Bridge Called ''Bayants'' Going to the West, watercolour by Lieut. J.C. Clarke



private could save the money to buy any clothes for his escape. No man wanted to make a dash across the border in a scarlet tunic. He could be spotted much too easily by lookout parties of his comrades, detached to patrol the main desertion routes or by civilians who knew there was a £5 bounty for capturing a deserter.

If caught, a deserter was court martialled, and then sentenced. In war, that sentence was usually the firing squad, while in peace it could vary from the lash to transportation to death. Being transported to the penal colonies of Australia or for service in the British army in west Africa for seven or 14 years of life was a common punishment. They were first imprisoned in the hulks rotting off Bermuda before being shipped to their final place of banishment.

Regardless of the punishment allotted, a captured deserter would be branded. The letter D would be imprinted on his breast by an iron with projecting needles. If he had been found guilty of stealing or some other crime in conjunction with desertion, he might also be branded BC for bad conduct. These brandings marked a man for life as untrustworthy and disloyal so that even if he were subse-

quently drummed out of a regiment for incorrigible behaviour, he carried his record with him, making it difficult to establish himself in any community.

These punitive measures made desertion a hazardous as well as an unethical action. Nevertheless many men risked everything on stealing a boat to cross the Niagara River or stowing away on a boat bound from Halifax to Boston. Stations closest to the border, Niagara-on-the-Lake, Kingston, and Prescott, were the most popular desertion points, so much so, that Niagara was eventually garrisoned by a regiment raised to prevent desertion. The Royal Canadian Rifle Regiment consisted of steady men near retirement with a great deal to gain by remaining loyal to the Union Jack, for they were mostly married men who were given some relief from the normal barrack room routine. Indeed married soldiers were less inclined to desert. Once a man reached American soil, he became a momentary hero, an escapee from insensitive, undemocratic Britannia. He was welcomed to the fold, but many found when they began searching for employment, that their record for disloyalty and unsteadiness deterred employers. Some joined the American army, while a few came back hoping for amnesty. The testimonies of those who returned were often circulated to try and deter others.

The British army tried many tactics to prevent desertion, look-out parties, the Royal Canadian Rifles, and severe punishments as a deterrent. No doubt each of these methods had some success but desertion continued. The real problem, the contrast between life in the United States and the routine of the British army, was never altered. As long as men felt they were locked into a boring, brutal system with no chance to rise out of it except desertion, some sought ways to escape.

For more information contact:
Superintendent
Niagara National Historic Parks
Box 787
Niagara-on-the-Lake, Ontario
L0S 1J0
Tel: (416) 468-2741

Parks Canada Parcs Canada

Published under the authority of
the Hon. John Fraser
Minister of the Environment
Ottawa 1979
QS-C019-000-BB-A3
© Minister of Supply and Services
Canada 1978
Catalogue No: R64-88/1976
ISBN 0662-00248-2